



CEFRES

Centre français de recherche  
en sciences sociales  
USR 3138 CNRS-MAEE

---

## LES ÉTRANGERS DANS LA CHRONIQUE DE DALIMIL, UNE PLACE DE CHOIX FAITE AUX ALLEMANDS

**Éloïse Adde**

*In :*

*Cahiers du CEFRES. N° 31, Contributions à une histoire  
culturelle germano-tchèque en Europe centrale. Un espace  
à reconstruire*

Françoise Mayer, Catherine Servant (dir.)

p. 11-52

Prague, CEFRES, 2011.

ISBN : 978-80-86311-25-8

ISSN 1805-0336

---

Pour citer cet article :

Éloïse Adde, « Les étrangers dans la Chronique de Dalimil, une place de  
choix faite aux Allemands », *Cahiers du CEFRES. N° 31, Contributions à une  
histoire culturelle germano-tchèque en Europe centrale. Un espace à  
reconstruire*. Prague, 2011, p. 11-52.

---

# *Les étrangers dans la Chronique de Dalimil, une place de choix faite aux Allemands*

Éloïse ADDE-VOMÁČKOVÁ

CEFRES, USR 3138 CNRS-MAEE (Prague)

## Résumé

Rédigée en 1309-1310, la *Chronique de Dalimil* compte parmi les tout premiers textes de la littérature tchèque à avoir été rédigés en langue vernaculaire. Le projet de l'auteur est en effet de mobiliser la « nation » tchèque contre la menace allemande, à une époque où le royaume traverse une période de grande instabilité, suite à l'assassinat de Venceslas III (1306) et à l'extinction de la dynastie des Přemyslides qui en a résulté. Dans cet article, je me suis concentrée sur la manière dont l'auteur faisait entrer les étrangers en scène au fil de sa chronique. Dans sa vision exclusive de la nation, les étrangers sont logiquement des intrus dont il faut se méfier. Néanmoins, les résultats de l'analyse lexicométrique réalisée grâce au logiciel HYPERBASE m'ont permis de me rendre compte que tous les étrangers n'étaient pas logés à la même enseigne et que les Allemands bénéficiaient d'un traitement tout particulier. Même si Polonais et Hongrois sont décrits comme des voisins contre lesquels les Tchèques sont entrés régulièrement en guerre, ils ne suscitent aucun sentiment négatif de la part de l'auteur qui, tout au plus, dépeint leurs défaites – parfois inventées – avec ironie. Les Allemands sont au contraire à l'origine d'une phraséologie haineuse extrêmement acérée pour l'époque, dont l'analyse et la compréhension sont au cœur de cette contribution.

La *Chronique de Dalimil* compte parmi les œuvres majeures de la littérature tchèque. D'une part, elle est considérée comme la première pierre apportée au patrimoine littéraire tchèque. Quoique l'*Alexandréide* ait été rédigée environ une

quinzaine d'années plus tôt, ce texte n'en demeure pas moins une traduction et une adaptation, au contexte bohémien, du modèle latin dû à Gauthier de Châtillon ; la *Chronique de Dalimil* est donc le premier texte écrit directement en tchèque, sans aucun support d'origine étrangère. D'autre part, ce texte est la première tentative aboutie<sup>1</sup> d'exprimer l'identité et la conscience nationale tchèques dont il se fait le fondateur en nous livrant la première histoire de la Bohême écrite en tchèque.

La rédaction de ce texte date d'environ 1310-1314 et s'inscrit dans la période très tourmentée de l'inter règne provoqué par l'extinction de la dynastie des Přemyslovi, à la mort de Venceslas III (4 août 1306), et clos seulement à la fin de l'année 1310 avec l'élection de Jean l'Aveugle comme roi de Bohême. Sur le plan extérieur, le royaume était dangereusement menacé par les velléités des Habsbourg, qui souhaitaient profiter de la situation pour asseoir leur autorité ; à l'intérieur, le pays était déchiré entre les divers prétendants étrangers tandis que l'antagonisme entre la population tchèque autochtone et la population allemande installée depuis le grand mouvement de colonisation du XII<sup>e</sup> siècle se réveillait d'une manière extrêmement exacerbée.

Dans ce contexte, la *Chronique dite de Dalimil* propose à ses lecteurs une vision de l'histoire tout à fait novatrice par rapport à la tradition historiographique tchèque fondée par Cosmas (1125). Cette vision rompt en effet avec l'histoire contemplative comme description de l'accomplissement des plans divins, et nous livre une histoire engagée politiquement, tournée vers l'avenir et revisitant le passé à l'aune des événements politiques du présent. Dans un contexte où la menace allemande est bien réelle, l'auteur entend mobiliser la

---

<sup>1</sup> Datant de 1125, la *Chronica Boëmorum* de Cosmas de Prague est en réalité la première tentative de livrer une histoire de la Bohême et témoigne donc également d'une conscience nationale développée. Ce texte fut néanmoins rédigé en latin et n'entendait pas franchir les limites de la communauté des lettrés ecclésiastiques. Sa portée était partant foncièrement réduite, voir l'édition de Bertold Bretholz, *Die Chronik der Böhmen des Cosmas von Prag*, Berlin, Weidmann, 1923.

« nation » tchèque contre l'ennemi en rappelant que la présence allemande en Bohême a toujours été synonyme de malheur pour le pays. Le texte est donc empreint d'un nationalisme et d'une agressivité envers les étrangers extrêmement acérés et tout à fait originaux pour l'époque.

La posture de l'auteur est très clairement conditionnée par le voisinage des Allemands. C'est en priorité les Allemands que l'auteur vise par ses accès nationalistes et xénophobes. De fait, les autres nationalités sont évoquées de manière beaucoup plus apaisée, les rares manifestations de moquerie et de dépréciation qu'elles subissent laissant le plus souvent place à de l'indifférence. Les Allemands ont une place particulière dans l'éventail des nationalités étrangères de la chronique et c'est ce que nous allons étudier dans le cadre de cet article afin de mieux cerner la place de l'étranger dans l'imaginaire de Dalimil. Comment définir le nationalisme de Dalimil ? Comment comprendre ses différences de traitement entre les diverses nationalités ? Peut-on parler de nationalisme, d'une idéologie spécifique ou bien son discours xénophobe est-il la simple conséquence d'une situation politique et sociale particulière ?

Pour répondre à ces questions, nous avons abondamment utilisé les résultats de l'analyse lexicale réalisée grâce au logiciel Hyperbase établi par M. Étienne Brunet<sup>2</sup>. Pour procéder à cette analyse, nous avons fait subir au texte une modification (texte brut) afin qu'il soit exploitable. Utiliser un tel logiciel permet de manière très fructueuse de mettre au jour les grands axes d'un texte – ce qui est fort avantageux pour un texte comme celui-ci, long et morcelé de par son découpage en 103 chapitres – en identifiant les hautes fréquences des mots dans le cadre de l'analyse factorielle dite générale (car réalisée indifféremment sur l'ensemble du texte). Les résultats permettent de confirmer ou d'infirmer des

---

<sup>2</sup> Logiciel hypertextuel et statistique pour le traitement des grands corpus, UMR 6039 CNRS, Université de Nice, Faculté des Lettres et Sciences humaines.

tendances observées à la seule lecture et même de dégager des thèmes qui ne sont pas forcément perceptibles à « l'œil nu ». Le logiciel ne se borne toutefois pas à des résultats bruts, révélant aussi l'évolution du vocabulaire sur l'ensemble du texte préalablement découpé en sections. Enfin, l'une des grandes fonctions de ce logiciel est de travailler sur les « concordances » ou « co-occurrences » (en d'autres termes le vocabulaire environnant des mots constitutifs des grands thèmes dégagés) en établissant des listes d'associations qui sont un outil précieux pour affiner notre compréhension de la pensée ou, du moins, du regard de l'auteur.

La *Chronique dite de Dalimil* est une chronique rimée rédigée en tchèque. Cela ne constitue rien d'original : dans toute l'Europe latine, la littérature nationale opte pour le vers afin de se distinguer de la prose latine. Et l'histoire est la matière privilégiée des textes en langue vulgaire qui participent essentiellement du mouvement de construction de la conscience nationale. À travers 103 chapitres, son auteur relate l'histoire de la Bohême des origines mythiques jusqu'à l'actualité au moment de la rédaction. Après une préface exigée par les canons de l'époque, dans laquelle il nous fait part de ses desseins et de la manière dont il a procédé, Dalimil utilise deux épisodes bibliques (le Déluge et la Tour de Babel) pour expliquer la « naissance » du peuple tchèque qu'il fait venir de Croatie, conduit par son chef Čech jusqu'à la colline de Říp sur le sol de Bohême. Si l'on exclut la préface, on peut distinguer trois parties dans ce texte : l'histoire légendaire (chap. 1-24), l'histoire puisée dans les sources (chap. 25-77), l'histoire dont Dalimil est témoin (chap. 78-103).

Le texte tchèque nous est parvenu sous la forme de quatorze manuscrits (huit manuscrits entiers et six fragments). Ces manuscrits datent majoritairement du XV<sup>e</sup> siècle, les plus anciens d'env. 1350<sup>3</sup>. Le texte a été traduit en allemand, d'abord en vers (ms de Prague de 1389), puis en

---

<sup>3</sup> Le manuscrit princeps a été perdu.

prose (ms de Munich I, II, et de Leipzig). Récemment, une traduction latine, dont on soupçonnait l'existence, a été retrouvée à Paris ; datant d'env. 1330, il s'agit aujourd'hui du plus ancien manuscrit de la chronique. Une première édition du texte a été réalisée en 1620 par Pavel Ješin<sup>4</sup>. Même si le nom de *Chronique de Dalimil* est le produit d'un malheureux amalgame, commis par Tomáš Pešina de Čechorod (en 1673 ou 1677), entre l'auteur de l'une des sources citées par Václav Hájek de Libočany (1541), un certain Dalimil de Mezeříč, chanoine de Boleslav, et le titre de *Kronika Boleslavská*<sup>5</sup> que porte le manuscrit de Fürstenberg de notre chronique<sup>6</sup>, nous continuerons d'appeler Dalimil cet auteur dont l'identité demeure un mystère<sup>7</sup>.

Nous distinguerons trois mouvements dans la progression de cette étude. Dans un premier temps, nous nous intéresserons à la conception de la nation propre à Dalimil, en veillant à différencier ce qu'elle comprend et ce qu'elle exclut. Dans ce cadre, nous nous intéresserons à la figure de l'étranger, l'intrus contre lequel se définit en partie la nation, et nous insisterons sur les particularités de la définition qui prévaut chez Dalimil. Nous nous intéresserons alors plus concrètement aux étrangers évoqués par Dalimil pour mettre le doigt sur les différenciations dans leur traitement. Pour finir, nous nous consacrerons plus précisément aux Allemands, les intrus par excellence dans le texte de Dalimil, et aux procédés mis au jour par ce dernier pour en donner l'image la plus négative et appeler contre eux la haine de ses compatriotes.

<sup>4</sup> Seuls quatre exemplaires de cette 1<sup>re</sup> édition sont parvenus jusqu'à nous.

<sup>5</sup> En français : *Chronique de Boleslav*.

<sup>6</sup> En explicit du manuscrit de Fürstenberg, au f. 112v, on trouve une inscription qui dit en français : « ainsi s'achève la Chronique de Boleslav ».

<sup>7</sup> Une grosse partie de la littérature portant sur cette chronique s'est employée à retrouver l'identité de l'auteur. Citons les travaux les plus récents : Tomáš EDEL, *Příběh Johanitského komtura řečeného Dalimil, kapitola z dějin politiky* [L'Histoire d'un commandeur de l'ordre de Saint-Jean appelé Dalimil, un chapitre d'histoire politique], Prague, ISV, 2000 ; Radko ŠTASTNÝ, *Tajemství jména Dalimil* [Le Mystère autour du nom de Dalimil], Prague, Melantrich, 1991.

### Une conception exclusive de la nation

La nation occupe une place privilégiée chez Dalimil. Son œuvre est caractérisée par un nationalisme virulent et une haine extrême à l'égard des étrangers, en particulier les Allemands, qui a suscité de la part d'Ingeborg Glier, spécialiste de la littérature allemande, le commentaire suivant : « La plupart des chroniqueurs allemands sont plus indulgents avec les Juifs que ne l'est Dalimil avec les Allemands »<sup>8</sup>. Datant des années 1980, la comparaison est certes spécieuse à la lumière des événements du XX<sup>e</sup> siècle et du génocide des Juifs orchestré par les Allemands sous le régime nazi ; elle rend toutefois compte de l'impact important produit par le texte de Dalimil sur le public allemand.

Dès la préface de sa chronique, l'auteur annonce qu'il va écrire pour sa « nation ». Après avoir réprimandé les auteurs qui ne s'intéressent pas à leur pays et « outragent ainsi leur lignée », il explique qu'il n'a trouvé aucun texte relatant une histoire complète et acceptable des Tchèques et que c'est ce manque grave qui l'a poussé à écrire. Après l'incontournable présentation des sources qu'il a utilisées, il donne clairement le ton à la fin de sa préface : il écrit pour communiquer l'amour de son pays, demande à qui le peut d'améliorer son récit pour « honorer le pays » et, dans un dernier élan, énonce que « seul importe pour [lui] le bien de sa langue », « langue » désignant ici la « nation ».

Il nous semble essentiel de nous attarder sur la manière dont la nation de Dalimil identifie des intrus pour mieux les exclure. Cela requerra pour commencer une réflexion sur la langue qui incarne le mieux la nation dans la conception de Dalimil, puis sur la notion d'étranger à l'intérieur de cette construction.

---

<sup>8</sup> « Die meisten deutschen Chronisten gehen glimpflicher mit den Juden um, als der Autor des "Dalimil" mit den Deutschen. » Voir Ingeborg GLIER, « Die deutsche Literatur im späten Mittelalter 1250-1370 », p. 446, in : Helmut de BOOR et Richard NEWALD, *Geschichte der deutschen Literatur von den Anfängen bis zu der Gegenwart*, vol. III / 2, Munich, Beck, 1987.

*Un critère discriminant entre tous : la langue*

Au Moyen Âge, la langue comptait parmi les critères les plus évidents pour déterminer les limites des différentes nations. Vers l'an 900, Réginon de Prüm (840 ?-915) écrit que la nation se définit par la descendance, les coutumes, la langue et les lois<sup>9</sup>. Plus tôt encore, au VII<sup>e</sup> siècle, Isidore de Séville (vers 560-636) a exprimé une idée similaire en prétendant dans ses *Étymologies* que les différentes races provenaient des différentes langues nées lors de la construction de la tour de Babel<sup>10</sup>. Encore aujourd'hui, la langue demeure un facteur fédérateur, et partant excluant, majeur. Chez Dalimil, langue et nation ont leur destin particulièrement scellé.

Pour parler de la « nation », Dalimil utilise le mot « jazyk ». Dans les dictionnaires de vieux-tchèque, ce mot est donné comme l'exact équivalent de « národ », la « nation » en tchèque moderne<sup>11</sup>. Le mot vieux-tchèque n'en est pas moins intéressant. Polysémique depuis son apparition, il a survécu dans la langue moderne en subissant une réduction sémantique : il a en effet perdu son sens de « nation » pour signifier exclusivement la « langue », aussi bien le système d'expression commun à un groupe que l'organe situé dans la cavité buccale. On utilise donc les mêmes mots pour dire « langue » et « nation » dans la Bohême médiévale.

<sup>9</sup> Réginon de Prüm écrit : *diversae nationes populorum inter se discrepant genere moribus lingua legibus*, in : *Reginonis Abbatis Prumiensis Chronicon, cum continuatione Treverensi*, édition Friedrich Kurze, Hannovre, Impensis bibliopolii Hahnani, « *Scriptores Rerum Germanicarum...* », 1890, p. XX.

<sup>10</sup> *Linguarum diversitas exorta est in aedificatione turris post diluvium. Nam priusquam superbia turris illius in diversos signorum sonos humanam divideret societatem, una omnium nationum lingua fuit, quae Hebrae vocatur ; quam Patriarchae et Prophetae usi sunt non solum in sermonibus suis, verum etiam in litteris sacris. Initio autem quot gentes, tot linguae fuerunt, deinde plures gentes quam linguae ; quia ex una lingua multae sunt gentes exortae* (Isidore de Séville, *Étymologiae*, 9.1.1.).

<sup>11</sup> Voir notamment à ce sujet l'article de Jaroslava PEČÍRKOVÁ, « *Staročeská synonyma jazyk a národ* » [*Jazyk et národ*, deux mots synonymes en vieux-tchèque], *Listy filologické* (Prague), 92<sup>e</sup> année, n° 2, 1969, pp. 126-130. Cette synonymie entre *jazyk* et *národ* a subsisté jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle, comme le montrent les sources qui cessent de rendre compte de ce phénomène par la suite – voir Josef JUNGSMANN, *Slownjk česko-německý* [Dictionnaire tchéco-allemand], vol. 1, Prague, 1835, article « *Jazyk* » [Langue], p. 575.



Mais il est alors particulièrement édifiant de mettre ce mot « jazyk » en relation avec le mot qui signifie « Allemand » en tchèque. Le mot « Němec » trouve sa racine dans l'adjectif « němý », qui signifie encore de nos jours « muet »<sup>12</sup>. L'Allemand était donc par essence celui qui, parlant une langue incompréhensible, était muet pour les Tchèques. De même que celui qui appartient à la « nation » est celui qui parle la langue commune, l'Allemand est sémantiquement celui qui incarne le plus l'intrus qui en est exclu. Dès ses racines étymologiques, la « nation » tchèque se définit par la langue commune de manière positive, et par opposition à ce qui est allemand de manière négative.

Au-delà de ces réflexions sur les mots, la langue est concrètement un aspect fondamental dans la conception que se fait Dalimil de la nation. C'est l'outil privilégié qu'il a choisi pour en chanter les louanges : « je demande à quiconque serait plus doué [que moi], / pour honorer notre pays / et piéger nos ennemis, / de corriger mes paroles avec de jolies rimes, / et de célébrer ce pays dans un parler clair » (Préface, v. 51-55)<sup>13</sup>. La langue tchèque est le meilleur vecteur pour faire passer son message nationaliste et, contrairement à de nombreux pays de l'Europe chrétienne, cela ne vaut pas seulement contre le latin universaliste des clercs, mais aussi par rapport à l'allemand qui s'était imposé comme langue de la culture laïque aussi bien au sein du patriciat urbain<sup>14</sup> qu'à

---

<sup>12</sup> Cela n'est pas une exception tchèque, les autres langues slaves, comme le russe (HMEH) ou le polonais (Niemieć), utilisant la même racine.

<sup>13</sup> Tout le long de cet article, je citerai ma traduction en français de la *Chronique de Dalimil*. Ce travail n'a pas encore été publié. Les renvois aux chapitres et vers se réfèrent au découpage du manuscrit de Vienne que j'ai utilisé pour réaliser ma traduction. Voir Jiří DAŇHELKA, Karel HÁDEK, Bohuslav HAVRÁNEK et Naděžda KVÍTKOVÁ (éd.), *Staročeská kronika tak řečeného Dalimila – Vydání textu a veškerého textového materiálu* [La Chronique dite de Dalimil en vieux-tchèque – Édition du texte et des augmentations], 2 tomes, Prague, Academia, 1988.

<sup>14</sup> Au début du XIV<sup>e</sup> siècle, la plupart des habitants de la Vieille Ville de Prague étaient allemands. Le conseil municipal était donc dominé par la population allemande (voir Jaroslav MEZNÍK, *Praha před husitskou revolucí* [Prague avant la révolution hussite], Prague, Academia, 1990) et la langue allemande y était naturellement pratiquée, situation également observable dans la plupart des villes des pays tchèques – voir Emil SKÁLA,

la cour, surtout à partir du règne de Přemysl Ottokar II, roi de Bohême de 1253 à 1278.

La question de la langue est en outre un objet d'intérêt omniprésent dans ce texte. Le fait de parler tchèque garantit l'attachement au pays. Inversement, parler une langue étrangère est perçu comme une trahison, un crime de « lèse-nation ». Cela apparaît de manière particulièrement aiguë dans le très long chapitre consacré à Soběslav II (chap. 68, v. 113-180). À court de ressources contre le duc de Bohême, alors au sommet de sa gloire, l'empereur lui aurait demandé d'envoyer ses deux fils à sa cour. Malgré son hostilité à ce projet, Soběslav finit par céder. Sous la plume de Dalimil, on apprend que la hantise du duc était que ses fils oubliassent la langue tchèque. Pour lui, c'était le pire des maux, l'oubli de la langue tchèque entraînant l'oubli des coutumes de la Bohême (chap. 68, v. 122) et le désintérêt pour les seigneurs tchèques (chap. 68, v. 126), qui sont les garants de la cohésion de la « nation » tchèque d'après lui<sup>15</sup>. Soběslav rappelle ainsi à l'empereur que c'est la langue allemande qu'il parlait qui mena son père à sa perte et le contraignit à quitter le pays (chap. 68, v. 129-130). Or, à la cour de l'empereur, les noms de ses deux fils furent germanisés, Boleslav devenant Frédéric et Přemysl Conrad. L'empereur les obligea à apprendre l'allemand, en conséquence de quoi ils finirent par oublier progressivement le tchèque. Et comme le redoutait Soběslav, Frédéric devenu roi se mit à soutenir les Allemands et à dénigrer les Tchèques (chap. 69, v. 3-4), ce qui est présenté comme la preuve de son incapacité à gouverner et la cause de son bannissement par les Tchèques (chap. 69, v. 5). Dalimil pose comme une évidence le lien de cause à effet immédiat

---

« Vznik a vývoj česko-německého bilingvismu » [La Naissance et l'évolution du bilinguisme tchéco-allemand], *Slovo a slovesnost*, 38<sup>e</sup> année, 1977, p. 199.

<sup>15</sup> La nation telle que Dalimil la comprend n'est en effet pas constituée de tous les Tchèques, malgré le ton démocratique de certains passages. Il la limite à la noblesse tchèque pourvue de pouvoir politique. Dalimil insiste fortement sur les attributions de la noblesse tchèque qui, depuis 1212 et la bulle d'or de Sicile, élit le roi parmi les membres de la dynastie přemyslide. La noblesse dispose pour agir d'un organe, la diète (« sněm » ou plutôt « rada » chez Dalimil), et d'un arsenal de coutumes, le « droit tchèque » (« české právo »).

entre l'oubli du tchèque, remplacé par l'allemand, et le mauvais gouvernement qui s'ensuivit.

Un autre passage lie tout aussi intimement langue et nation. Il s'agit du chapitre 42 où Oldřich décide d'épouser la paysanne Božena. Les seigneurs sont hostiles à cet hymen à cause des origines sociales de la jeune femme et recommandent au duc d'épouser une princesse allemande. Au terme d'un argumentaire aux sonorités démocratiques marquées, arguant que tout noble est noble parce qu'il compte parmi ses ancêtres un roturier qui a pu se dire noble du fait qu'il avait accumulé suffisamment de biens, Oldřich aborde le problème de la langue : « Une Allemande aurait [avec soi] une famille d'Allemands / et apprendrait l'allemand à mes enfants » (chap. 42, v. 25-26), et il conclut en s'adressant à ses seigneurs : « Et d'ailleurs, quel porte-parole choisiriez-vous / pour vous adresser à une duchesse venue d'Allemagne ? » (chap. 42, v. 31-32).

Dans sa monographie *Idea národa v husitských Čechách* [L'Idée de nation dans la Bohême hussite], František Šmahel reconnaît également que la langue tchèque était la marque la plus naturelle et la plus aisée de « tchéquité »<sup>16</sup>. Alors qu'ailleurs en Europe, l'idée de « nation » reposait davantage sur l'origine et l'histoire communes à un peuple, la « nation » en Bohême insistait beaucoup plus sur la langue, sans pour autant s'y réduire. Dalimil ne se prive pas d'y faire écho dans la mesure où cela lui permet de délimiter aisément le groupe des intrus que constituent les étrangers à la nation : ceux qui ne parlent pas sa langue, qui sont « muets », c'est-à-dire les Allemands.

Nous reviendrons plus concrètement sur cette place particulière assignée aux Allemands, comme incarnation de l'ennemi radical. Avant cela, et pour mener à son terme cette

---

<sup>16</sup> František ŠMAHEL, *Idea národa v husitských Čechách* [L'Idée de nation dans la Bohême hussite], Prague, Argo, 2000, p. 22.

réflexion théorique, nous allons nous intéresser aux intrus qui en sont exclus, c'est-à-dire les étrangers.

*Les intrus dans la nation de Dalimil : les étrangers*

La nation de Dalimil exclut l'étranger sur la base de son incompréhension de la langue. Nous avons vu que dans la pensée de Dalimil, la langue ne traduisait pas simplement une connaissance linguistique, mais révélait aussi l'attachement porté à son pays. Dans son cas précis, parler le tchèque ou l'allemand signifiait clairement choisir son camp, l'un excluant l'autre, à l'image des fils de Soběslav qui oublièrent le tchèque après avoir appris l'allemand à la cour de l'empereur, se « dé-nationalisèrent » pour reprendre en français un verbe existant en tchèque<sup>17</sup> et ne furent pas à la hauteur des attentes de leur père à leur retour en Bohême.

Pour désigner les étrangers, Dalimil utilise sans surprise les mots tchèques équivalents : *cizí* (adjectif) et *cizozemec* (nom commun). Cela vaut la peine que nous nous attardions sur ces mots et les implications qu'ils supposent. Les mots signifiant étrangers dans les langues slaves (*cizí* en tchèque, *cudzie* en slovaque, *cudzy* en polonais, *чужой* – tchoujoï – en russe) sont construits sur la racine vieux-slave \**tud'b*, qui provient de la racine indoeuropéenne *tautà* ou *teutà*, la nation, le peuple. Le mot qui signifiait *étranger* se rapportait donc à la nation, à cette communauté globalisante, par opposition à la famille, à une époque où la nation était encore une entité bien abstraite<sup>18</sup>.

Alors que les langues latines ont construit le mot *étranger* sur la base du mot *extraneus*, qui signifie *du dehors, extérieur*,

<sup>17</sup> Il s'agit du verbe « odnárodnit se ».

<sup>18</sup> Voir Petr ČORNEJ, « Cizí, cizozemec a Němec » [Les Mots étranger (adj.), étranger (n.c.) et Allemand], *Nový Mars Moravicus, aneb Sborník příspěvků, jež věnovali prof. Dr. Josefu Válkovi jeho žáci a přátelé k sedmdesátinám* [Le Nouveau Mars Moravicus, recueil d'articles rédigés en l'honneur du soixante-dixième anniversaire du prof. Josef Válka par ses élèves et amis], Brno, Matice Moravská, 1999, pp. 97-109 (voir en particulier p. 100) ; Václav MACHEK, *Etymologický slovník jazyka českého a slovenského* [Dictionnaire étymologique de tchèque et de slovaque], Prague, Nakladatelství ČSAV, 1957, p. 61.

les langues slaves laissent entrevoir une situation plus complexe. Dans les langues romanes, la portée du mot *étranger* est simplement exclusive, distinguant deux ensembles équivalents s'excluant l'un et l'autre (*eux* versus *nous*), celle des langues slaves est à la fois exclusive et inclusive. Inclusive dans la mesure où *cizí* renvoie également à un ensemble (la nation, le pays), et exclusive dans la mesure où l'adjectif est parallèlement compris dans son opposition à la cellule de base qu'est la famille (nous versus nous). Dans la logique slave, le mot *cizí* met au jour une opposition entre privé (la famille) et public (la nation, le pays) qui n'existe pas dans les langues latines, pour lesquelles l'opposition se joue exclusivement dans la sphère publique, et met en scène des entités faisant référence au même registre, à savoir des « nations » distinctes.

Dans le contexte de Dalimil, il ne fait pas de doute que le vocabulaire a évolué et que le mot *cizozemec* (l'étranger, nom commun) désigne des non-Tchèques, des étrangers au sens où nous l'entendons, par opposition à la nation tchèque. Néanmoins, l'ambiguïté introduite dans l'histoire de la langue est perceptible : ce que nous venons de mettre au jour résonne de manière très significative avec l'amalgame volontairement réalisé par l'auteur entre nation et famille. L'étranger est perçu comme l'ennemi qui met en péril la famille qu'est la nation en s'installant sur son sol. La charge négative qui est liée à la figure de l'étranger ne repose pas tant sur cette « étrangeté » intrinsèque que sur le fait que cet étranger a foulé le territoire tchèque et qu'il est étranger par rapport aux Tchèques qui l'habitent. Le thème de l'étranger venu en Bohême pour faire du tort au pays est d'ailleurs abondamment développé chez Dalimil qui écrit : « L'étranger fera venir des gens de sa langue / et cherchera constamment à vous faire du tort » (chap. 4, v. 25-26). Pour lui, le fait d'avoir quitté son pays pour proposer ailleurs ses services est lourd de suspicion : cela consiste déjà en une forme de trahison à l'égard de son propre pays qui prédispose naturellement à en

faire de même dans le pays d'accueil. Montrant que le fait d'être en un certain lieu « étranger » implique nécessairement quelque chose de contre-nature, il invite les Tchèques à se méfier de ces intrus qui cherchent à traiter avec eux : « L'honnête homme n'abandonne pas son pays. / Celui qui ne peut plus rester chez lui se retrouve chez nous. / Comment un homme peut-il être fidèle à des étrangers / alors qu'il n'a même pas su rester fidèle aux siens ? / Comment pourrait-il t'être de bon conseil / alors qu'il ne pense qu'à te faire du tort ? / L'étranger n'est pas venu vers toi pour ton bien à toi / mais pour son profit à lui » (chap. 63, v. 14-20).

Si la nation de Dalimil est si apte à exclure, c'est parce qu'elle repose davantage sur des liens semblables à ceux qui unissent les membres d'une même famille et se fonde sur des réflexes communautaires et émotionnels qui rejettent toute appréhension rationnelle. La nation doit susciter l'amour filial et la propension au sacrifice de ses membres. On retrouve dans le texte de notre auteur toute une gamme de sentiments comparables à ceux que l'on doit vouer à ses parents. Faisant l'amalgame entre l'attachement viscéral à ses parents, la force des liens du sang et le rapport à son pays, l'auteur présente comme salubre et naturel le dévouement total de chacun envers son pays. Il énonce ainsi : « Le pays est notre mère à tous » (chap. 68, v. 21). Plus bas dans ce même chapitre, il écrit : « Que nul ne tienne personne pour plus fidèle / que sa mère et son père » (chap. 68, v. 147-148), et enchaîne immédiatement avec le devoir envers sa nation qui doit être placé au dessus de tout, nouant ensemble le lien filial et le lien à la nation de manière inextricable. Les parents sont d'une certaine manière le pont qui relie chacun à sa nation et l'amour pour la nation se communique par le sang, de sorte qu'il n'y a pas de place pour ceux qui sont d'un autre sang. Mais être digne de la nation de Dalimil n'est pas donné une fois pour toutes et demande de faire la preuve d'un dévouement sans faille dans la longue durée. Ainsi peut-il suspecter quiconque sympathise avec les Allemands d'avoir

des « veines allemandes » (chap. 51, v. 18) et celui qui naît tchèque peut perdre sa « nationalité » s'il fraternise avec des non-Tchèques.

La nation de Dalimil est une entité qui exclut ceux qu'elle ne reconnaît pas comme étant les siens. Parallèlement, elle soude entre eux ceux qu'elle reconnaît comme ses membres et attend de leur part les mêmes sentiments que l'on doit à ses parents pour exclure plus sûrement les intrus qui lui sont étrangers. Nous allons à présent nous intéresser à ces intrus en essayant de préciser qui ils sont et en insistant sur les différences de traitements suivant les origines.

### **L'apparition des étrangers dans la Chronique de Dalimil**

Les étrangers sont omniprésents dans la *Chronique de Dalimil* : ce texte entend en effet mobiliser la nation tchèque contre la menace qu'ils incarnent. Par le truchement d'un langage aux images hautes en couleurs et d'une phraséologie fortement agressive, Dalimil tend à diaboliser ceux qu'il désigne d'entrée comme des ennemis. Sous sa plume, cependant, le mot qui devrait désigner toutes les personnes qui ne sont pas tchèques tend à se focaliser plus spécifiquement sur le voisin germanique. Si le texte de Dalimil met en garde contre une éventuelle menace, c'est bien celle, imminente, que représentent les Allemands, tant de Bohême que de l'extérieur, et leurs velléités d'immixtion dans les affaires de l'État pour les premiers, de mainmise sur le royaume de Bohême pour les seconds.

Cette partie sera consacrée à l'apparition des non-Tchèques dans la *Chronique de Dalimil*. Il s'agira de nous attarder dans un premier temps sur la figure de l'étranger et de montrer que seul l'Allemand est véritablement considéré comme un étranger dans la logique de Dalimil. Pour finir et pour mieux comprendre ce constat somme toute paradoxal, nous recourrons à une démarche comparative en introduisant les autres nationalités abordées dans le texte pour mettre

l'accent sur cette différence de traitement manifeste entre les Allemands d'une part et les autres étrangers d'autre part.

*L'étranger, c'est l'Allemand*

L'étranger est une figure majeure, emblématique de la *Chronique de Dalimil*. Ce sont en effet les différentes menaces provenant de l'extérieur et mettant en danger l'intégrité de la nation tchèque et de son royaume qui ont poussé Dalimil à se lancer dans la rédaction de ce texte aux accents nationalistes forts. Pourtant, si nationalisme il y a, peut-on parler dans le cas de la chronique de xénophobie ? Le rapport de Dalimil à l'« étranger » semble en effet plus complexe. Dalimil hait l'étranger sans pour autant comprendre par ce terme tous ceux qui sont à nos yeux des étrangers. Le texte de Dalimil laisse très clairement entrevoir une acception restrictive de ce mot.

Le mot *cizozemec* – *l'étranger* n'est pas très fréquent puisqu'il n'apparaît que 11 fois. Mais l'on peut observer que la première et la dernière occurrence de ce mot sont placées au tout début et à la toute fin du texte (chap. 4 et 103), l'embrassant littéralement dans sa totalité. Ces deux occurrences interviennent en outre à deux moments clés : au chapitre 4 (v. 19 à 32), dans le panégyrique de Libuše à la gloire de la nation tchèque où la princesse mythique énonce la préférence nationale comme un principe de fonctionnement à suivre, en réponse aux seigneurs qui lui demandaient un souverain étranger ; au chapitre 103 (v. 22-26), dans lequel l'auteur met en garde le nouveau roi contre l'introduction de conseillers étrangers dans son entourage et l'appelle à gouverner avec les seigneurs tchèques, renvoyant explicitement aux paroles de Libuše<sup>19</sup>, pour refermer d'une certaine manière la boucle qu'elle avait ouverte. Même s'il n'est pas très représenté, le mot *cizozemec* impose nettement sa

<sup>19</sup> Il dit ainsi : « Rappelle-toi ce que Libuše nous a enseigné dans ses discours », chap. 103, v. 29.



marque à l'ensemble du texte par l'emplacement de ses occurrences et les associations fortes qui s'y rattachent.

Contrairement à ce que l'on pourrait penser, les co-occurrences du mot *cizozemec* – étranger n'évoquent jamais le contexte des opérations militaires qui étaient en principe le contexte le plus courant de contact avec des étrangers à cette époque. L'image de l'étranger se dessine sur un champ plus abstrait. Les mots les plus représentés sont : *země* – le pays [5]<sup>20</sup>, *pustiti / podstupiti* – laisser entrer [2]. L'étranger est en premier lieu compris comme celui qui a franchi la frontière et s'est installé en Bohême, éventuellement siège au conseil (*rada* – le conseil [1]).

L'image de l'étranger renvoie chez Dalimil à des considérations morales selon lesquelles l'honnête homme ne quitte pas son pays dans la mesure où il doit au contraire s'évertuer à le servir au mieux. Les étrangers constituent un péril comme le suggère le vocabulaire que l'on trouve encore dans l'entourage de ce mot : *nemoc* – la maladie [1], *kopřiva* – l'ortie [1], *uškoditi* – faire du tort [1], tandis que le fait de les expulser tous du pays est perçu comme salutaire (*dobrý pokoj* – la prospérité [1]) et que celui qui ne se méfie pas d'eux est taxé de folie (*blázn* – fou [1]). Dans un article sur la figure de l'étranger dans l'ensemble des sources écrites en vieux-tchèque aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, Petr Čornej montre aussi que le mot *cizozemec* était connoté négativement à 49 % et que le vocabulaire associé à ce mot évoquait généralement de la méfiance, du refus voire de la haine ouverte<sup>21</sup>.

Chez Dalimil, le mot *cizozemec* sert, de manière patente, à exacerber les sentiments de peur, d'incertitude, à travers des thèmes comme la disparition de l'identité tchèque, l'effondrement de la nation, la perte des valeurs, etc. Le thème de l'étranger ne s'inscrit pas dans l'axe syntagmatique de l'enchaînement linéaire des événements constitutifs de

---

<sup>20</sup> Les chiffres entre crochets donnent le nombre brut d'occurrences des mots mentionnés.

<sup>21</sup> Voir P. ČORNEJ, « Cizí... », *op. cit.*, pp. 102-103.

l'histoire de la Bohême, mais dans la dimension paradigmatique des considérations morales et des inquiétudes propres à notre auteur. Or justement le mot *cizozemec* – *étranger* ne renvoie pas à tous les étrangers, mais seulement à ceux qui se sont aventurés au-delà des « forêts et des bois tortueux »<sup>22</sup> sur le sol de la Bohême et perturbent l'ordre intérieur. Il est alors porteur de comparer le vocabulaire environnemental de *cizozemec* – *l'étranger* avec celui de *Němec* – *l'Allemand*. Dans l'environnement de *Němec*, les mots *země* – *le pays* [14] et *Čechy* – *la Bohême* [7] arrivent en tête, rappelant l'intrusion sur le sol tchèque, thématique qui domine aussi les associations se rapportant à *cizozemec*<sup>23</sup>. Ensuite, les expressions comme *lest* – *la ruse* [2], *zraditi* – *trahir* [1] rappellent leur malveillance naturelle à l'égard des Tchèques. Là aussi, dominant les mots exprimant le comportement des Tchèques envers eux, qu'il leur ait été favorable (*ploditi* – *soutenir* [4], *zváti* – *inviter* [3], *pustiti* – *laisser entrer* [5], *pojímati* – *laisser entrer* [1], *milovati* – *aimer* [2], *milost* – *la faveur* [1]), ou hostile (*vypuditi* – *bannir* [4], *vypléti* – *extirper* [1], *učistiti* – *nettoyer* [1], *nedáti do* – *ne pas laisser entrer* [1], *pobiti* – *écraser* [3], *hněv* – *la colère* [1], *zbiti* / *zabíti* – *tuer* [7]). Les environnements respectifs de *Němec* et *cizozemec* sont donc très proches. Les deux figures apparaissent en outre fréquemment dans les mêmes phrases, les mêmes contextes, l'un fonctionnant comme le synonyme de l'autre, phénomène habituel dans les sources tchèques médiévales, comme le révèle l'étude de P. Čornej déjà citée<sup>24</sup>. Mais alors que les deux termes n'étaient pas totalement équivalents et servaient dans la pratique à différencier les Allemands de Bohême et ceux de l'étranger, Dalimil ne distingue pas ces deux figures l'une de l'autre, *Němec* étant sous sa plume la concrétisation de *cizozemec*, son allégorie.

<sup>22</sup> Voir chap. 103, v. 26.

<sup>23</sup> Voir ci-dessus.

<sup>24</sup> Voir P. ČORNEJ, « Cizí... », *op. cit.*, p. 107.

Seuls les Allemands s'étaient massivement implantés en Bohême, comme nous allons le voir à la fin de cet article. Les développements haineux sur les étrangers leur sont bien évidemment adressés en priorité, le recoupement entre les deux images de l'étranger et de l'Allemand servant l'un des objectifs de notre auteur qui est de « typifier » la figure de l'Allemand comme « étranger » par excellence, et donc ennemi numéro un. Les étrangers sont en priorité les Allemands, et les Allemands, ces voisins trop nombreux en Bohême au goût de Dalimil, sont avant tout des étrangers qui travaillent, lentement mais sûrement, à l'éradication de la nation tchèque. Cette assimilation répétée à l'envi tout le long de la chronique est parfaitement illustrée par cette imploration attribuée à Soběslav II : « Allemand, ne furète pas de par le monde ! / Reste dans ton pays avec les tiens ! / Ce ne sont pas de bonnes intentions qui t'ont amené hors de chez toi ! / Raconte-nous ce qui t'a fait venir chez des étrangers ! » (chap. 68, v. 5-8).

La figure de l'étranger intervient pour diaboliser l'Allemand dans la phraséologie de Dalimil. Les Allemands étaient en outre les premiers à avoir incarné un monde vraiment différent, autre, dans le voisinage des Tchèques. Les Polonais, les Ruthènes et autres Croates étaient tous de culture slave, parlant une langue plus ou moins proche du tchèque. D'ailleurs, très longtemps, les Tchèques n'eurent finalement de contacts véritables qu'avec les Polonais<sup>25</sup>. Cela a dû en effet intervenir de manière assez forte dans le rapport aux Allemands et, corrélativement, dans la compréhension de la nation. Néanmoins, notre chronique révèle encore une fois une situation plus complexe : non slaves, les Hongrois n'attisent pas plus que les Polonais la haine de Dalimil.

---

<sup>25</sup> Voir František GRAUS, « Die Bildung eines Nationalbewußtseins im Mittelalterlichen Böhmen (Die vorhussitische Zeit) », *Historica*, XIII<sup>e</sup> année, ČSAV, 1966, pp. 20-21.

*Les différentes nationalités dans la Chronique de Dalimil : des traitements diversifiés*

La vision que Dalimil a de l'étranger est très particulière et dénuée d'objectivité. Les ressortissants des autres nations ne sont pas considérés comme étrangers, contrairement à ce que nous serions logiquement tentés de penser. La notion d'étranger répond chez lui à un comportement qu'il condamne et qui correspond à l'intrusion de non-Tchèques sur le sol tchèque et dans les affaires de la Bohême. La définition de l'étranger ne correspond pas à des critères plus ou moins objectifs différenciant les nations les unes des autres mais à un jugement moral. Partant, la xénophobie de Dalimil n'est pas une réaction qui s'applique à toutes les nations non-tchèques mais uniquement à celles qui coïncident avec sa définition de l'étranger. Il règle essentiellement ses comptes avec une nation en particulier à travers la convocation de l'étranger, qui cristallise et synthétise tout le négatif renvoyant à l'élément Allemand. Très vite en effet, les vers de Dalimil laissent transparaître une nette différence de traitement entre les Allemands et les autres : Hongrois et Polonais, pour citer deux proches voisins contre qui la Bohême était souvent en guerre et avec qui elle était en contact régulier, laissent plutôt indifférent l'auteur.

Tout d'abord, sur le plan quantitatif, les chiffres renvoyant au nombre d'occurrences se rapportant à chaque nationalité ne trompent pas. Avec 103 occurrences pour le mot *Němec*, et 167 occurrences si l'on totalise tous les noms se rapportant aux ressortissants des autres peuples d'Allemagne (Saxons, Souabes, Thuringeois, Autrichiens, etc.), l'élément allemand est démesurément représenté dans ce texte. Les Hongrois [23] et les Polonais [20], pour citer les deux autres nations les plus présentes après lui, sont loin derrière, tandis que Tatares, Italiens, etc., passent pratiquement inaperçus et se rencontrent dans des passages isolés du texte. Autre comparaison éloquente, le total des occurrences des mots renvoyant à des nationalités sans rapport avec l'élément allemand est de

seulement 69. L'élément allemand est décidément le seul qui jouisse d'une place comparable à celle des Tchèques [127]. Les Polonais et les Hongrois interviennent dans le cadre de conflits militaires qui sont le corollaire de l'affirmation des États par rapport à leurs voisins tout au long du Moyen Âge. Les mentions de ces nationalités prennent place dans le champ d'opérations militaires ; elles intéressent l'auteur simplement parce qu'elles interfèrent à certains moments avec l'histoire de la Bohême.

L'étude du vocabulaire environnant se rapportant à ces différentes nationalités corrobore ce constat. Dans l'environnement des mots désignant les Hongrois, on rencontre majoritairement des expressions renvoyant aux déplacements liés aux expéditions : *jíti* – aller [4], *vyníti* – partir [2], *běžieti* – courir [1], *přijít* – venir [1], *vstúpiti sě* – reculer [1], aux actes militaires : *pobiti* – écraser / terrasser [4], *zbíti* – tuer [3], *vzbrojiti* – se préparer militairement [1], *snieti sě* – se rencontrer [1], *zhubiti* – dévaster [1], *boj* – le combat [1], *smrt* – la mort [1], *vojensky* – avec ses troupes [1], *silně* – avec ses troupes [1], *jíti proti sobě* – s'affronter [1], au contexte de la bataille : *strana* – le camp [1], *torz* – la forteresse [1]. D'autres mots renvoient encore aux qualités guerrières des acteurs : *hrdinsky* – héroïquement [1], *hrdinstvo* – héroïsme [1], *šlechtný* – noble [1], et aux négociations et engagements qui ponctuent le conflit : *slíbiti* – promettre [1], *držeti viery* – tenir parole [1]. Le vocabulaire renvoie encore à la diplomatie par l'intervention des chefs des différents États concernés par l'issue des combats : *kněz* – le duc [4], *ciesář* – l'empereur [1], *Svatopluk* [1], *Bedřich* [1], *Přemysl* [1]. Le vocabulaire environnant est nettement concentré sur le fait militaire. Les Hongrois n'apparaissent dans notre texte que lorsqu'ils sont en guerre contre la Bohême, ou éventuellement contre la Moravie, et ils ne suscitent en outre aucun sentiment, aucune réaction personnelle de la part de Dalimil. L'environnement des mots désignant les Polonais révèle la même situation : encore une fois, domine le contexte des opérations militaires, comme

nous le rappellent les verbes de mouvement matérialisant les déplacements lors des expéditions : *běžieti* – *courir* [1], *jíti* – *aller* [1], *snieti sě* – *se rencontrer* [2], *přijíti* – *venir* [1], les mots renvoyant au combat : *boj* – *la lutte* [1], *pobiti* – *écraser* [3], *dobiti* – *conquérir* [1], *zbíti* – *tuer* [2], ou aux négociations pour mettre fin au conflit : *mír* – *la paix* [1], *mluviti* – *parler* [2], *žalovati sě* – *se plaindre* [1]. On retrouve également les hautes autorités concernées par les conflits : *kněz* – *le duc* [1], *ciesář* – *l'empereur* [3]. Comme pour les Hongrois, on peut parler d'une présence « anonyme » des Polonais dans le texte. L'auteur ne cherche pas à en donner une image particulière, les faisant intervenir de manière neutre dans l'histoire de la Bohême. Il ne nous livre rien à propos de leur comportement. Même si leur menace est plus importante que celle des Hongrois, Dalimil ne les diabolise pas : les Polonais sont des ennemis uniquement en temps de guerre, redevenant de simples voisins dont on parle à peine en temps de paix. En réalité, l'auteur n'a tout simplement plus de raison de les diaboliser : la menace qu'ils ont représentée appartient bel et bien au passé<sup>26</sup>.

On retrouve les mêmes mots dans l'environnement des occurrences se reportant aux Italiens, aux Autrichiens, aux Tatars, aux *Kartas*<sup>27</sup> et aux Coumans. Dalimil ne montre

<sup>26</sup> Il ne faut pas en effet minimiser le caractère particulièrement orageux des relations tchéco-polonaises au X<sup>e</sup> siècle, situation qui avait poussé l'empereur Otton III à créer la zone tampon de la Misnie afin de séparer la Bohême et la Pologne – voir Francis RAPP, *Le Saint Empire romain germanique, d'Otton le Grand à Charles Quint*, Paris, Tallandier, 2000, p. 66. En 1003, Boleslas Chrobry, dit le Vaillant, entendait même rattacher la Bohême à la Pologne pour constituer une grande puissance slave capable de concurrencer l'empire, ce à quoi Henri II mit fin à l'issue de plusieurs campagnes de 1004 à 1018 – voir *ibid.*

<sup>27</sup> Il s'agit d'un mot qui n'a pas d'équivalent en français et qui ne signifie plus rien aujourd'hui en tchèque. Dalimil nomme ainsi les « espions » soi-disant envoyés par les Mongols pour étudier les régions orientales de l'Europe et faciliter les expéditions mongoles de 1241. Certains ont vu derrière ces *Kartas* les premiers Tsiganes. Voir Josef JIREČEK, « Dalimili Bohemiae Chronicon », in : *Prameny dějin českých* [Les Sources de l'histoire de la Bohême], vol. III, 1882, chap. 82, p. 171 (édition de la chronique) ; Jan SKUTIL, « Genealogické tradice šlechty v předhusitských Čechách a na Moravě » [Les Traditions généalogiques de la noblesse dans la Bohême et la Moravie préhusite], *Folia Historica Bohemica*, 4<sup>e</sup> année, 1982, p. 247. Cela est néanmoins assez controversé et Bohuslav Horák pense que ce mot sert simplement à insister sur les origines turques des

décidément aucune haine à l'égard des étrangers autres que les Allemands. Il eût pourtant été facile pour lui de diaboliser les Tatars et les Coumans dans la mesure où ils étaient considérés comme des sauvages et des païens. Les Tatars, qui désignent sous la plume de Dalimil les Mongols<sup>28</sup>, représentaient une menace véritable et suscitaient les peurs apocalyptiques les plus diverses<sup>29</sup>, mais ils intéressent assez peu l'auteur qui ne cède pas à la panique collective et se contente de rapporter avec une certaine distance les événements de 1241 et l'arrivée des hordes mongoles en Europe.

Alors que la guerre est partie prenante du quotidien, avec ses violences et son lot d'exactions, et que les invasions de peuples non chrétiens menacent sérieusement les États chrétiens, c'est la colonisation des terres du pays par des peuples non tchèques, en l'occurrence allemands, qui révolte notre auteur. S'il verse facilement dans une phraséologie haineuse qui rappelle sans mal celles des courants extrémistes du XX<sup>e</sup> siècle, Dalimil ne montre pas une once d'agressivité envers les Juifs de Bohême, à une époque où l'antisémitisme n'est pourtant pas encore condamné<sup>30</sup>. La guerre contre les voisins, avec son corollaire de dommages, fait partie de la dynamique de développement des États médiévaux et il ne

Mongols – voir Bohuslav HORÁK, « Kartasi v Dalimilově kronice » [Les Kartas dans la Chronique de Dalimil], *Sborník České společnosti zeměpisné*, 47<sup>e</sup> année, 1942, pp. 49-51.

<sup>28</sup> Dalimil emploie à tort le terme « Tataři » pour désigner de manière générale les Mongols. C'était une habitude de la part des chroniqueurs et autres écrivains européens concernés de près ou de loin par les invasions mongoles. Avec des sonorités qui le rapprochaient du mot « barbare », le mot « tatare », souvent déformé en « tartare », figurait bien mieux l'effroi et l'horreur qui étaient associés aux Mongols.

<sup>29</sup> Ils étaient fréquemment assimilés aux peuples infernaux de Gog et Magog, prétendument enfermés par Alexandre le Grand et censés anéantir la chrétienté à l'heure du Jugement Dernier.

<sup>30</sup> Cosmas au contraire ne se prive pas de commentaires sur la population juive qui lui valurent la réputation d'être « judenfeindlich », haineux envers les juifs – voir Peter HILSCH, « Die Juden in Böhmen und Mähren im Mittelalter und die ersten Privilegien (Bis zum Ende des 13. Jahrhunderts) », *Die Juden in den böhmischen Ländern, Vorträge der Tagung des Collegium Carolinum in Bad Wiessee, vom 27. bis 29. November 1981*, Munich / Vienne, R. Oldenbourg Verlag, 1983, p. 16 et p. 20. Il est en outre intéressant de constater que Dalimil ne reprend pas à son compte les commentaires antisémites de Cosmas alors que sa chronique était sa principale source.

vient même pas à l'esprit de Dalimil d'imaginer des relations internationales faisant abstraction de cette composante structurelle forte. Les ennemis d'un jour sont les alliés du lendemain, à une époque où la guerre a l'avantage de fournir des revenus à travers d'éventuels butins : c'est un régulateur social fort et une forme d'expédient pour régler des problèmes intérieurs. C'est la présence constante des Allemands en Bohême, et seulement elle, qui est perçue par lui comme un outrage.

### **Les Allemands dans la Chronique de Dalimil**

Dalimil n'est pas radicalement hostile envers tous les non-Tchèques. Sa méfiance, sa haine et ses appels à la violence concernent les seuls Allemands. L'étranger et la décadence qu'il porte en lui à partir du moment où il a quitté son pays pour s'installer dans un autre, c'est l'Allemand – l'Allemand qui s'est toujours immiscé, d'une manière ou d'une autre, dans l'histoire de la Bohême, selon l'auteur.

Le danger, extrapolé ou réel, représenté par le voisin allemand est au fondement de la prise de parole. C'est le besoin qu'il ressent de sensibiliser ses compatriotes qui l'a poussé à écrire. Sa préoccupation de la situation présente se lit continuellement dans son texte, où chaque événement de l'histoire trouve son explication dans les relations au voisin germanique, la prospérité s'expliquant par son absence de la Bohême, la récession au contraire par sa présence. Dalimil relit en effet l'histoire de la Bohême sous l'unique prisme de l'antagonisme tchéco-allemand. C'est ce que nous allons essayer de montrer dans un premier temps, à travers plusieurs exemples tirés de la chronique. Dalimil a pour but de faire de l'Allemand l'ennemi par excellence, la cause de tous les maux rencontrés par la Bohême ; nous verrons donc en deuxième point sur quelle base il construit cette image. Enfin, nous nous emploierons à comprendre l'obsession qui caractérise Dalimil en nous référant tant à l'histoire plus



ancienne qu'à la situation géopolitique critique dans laquelle s'est retrouvée la Bohême à partir de 1306 et de l'extinction de la dynastie des Přemyslides.

*« Tous les Allemands ne cherchent qu'à faire l'infortune des Tchèques »<sup>31</sup> ou l'histoire de la Bohême revue à travers le prisme de la germanophobie*

À elle seule, cette phrase résume bien la visée de Dalimil : faire comprendre à ses « compatriotes » le danger que signifie la présence des Allemands en Bohême et les amener à faire front contre eux. Et pour arriver à ses fins, Dalimil est prêt à tout, même à changer le cours des événements qui s'inscrivent dans l'histoire de la Bohême ou encore à livrer des interprétations fallacieuses.

Dans sa vision de l'histoire, fortement marquée par la crise ouverte en 1306 et le risque imminent de voir la Bohême passer sous la coupe habsbourgeoise, il réinterprète toute crise comme la faute des Allemands et toute période de prospérité comme le résultat de l'expulsion des Allemands hors de la Bohême. La question de la présence / absence des Allemands apparaît comme étant la clé de sa compréhension des événements, alors que des facteurs tout autres étaient généralement intervenus. Tous les événements sont relus de manière anachronique sous cet angle unique et réducteur ; son histoire de la Bohême se lit davantage comme celle des relations entre les Tchèques et les Allemands. Ainsi la qualité des souverains tchèques se mesure-t-elle au degré de sympathie de ces derniers à l'égard du voisin germanique, retranscrivant une vision manichéenne du passé fort éloignée de la réalité : sont de bons souverains Spytihněv (chap. 48), Soběslav II (chap. 68), Vladislav III (chap. 72), Přemysl I<sup>er</sup> (chap. 73) une fois passé l'épisode de Ratisbonne, Venceslas I<sup>er</sup> (chap. 77), dans la mesure où ils ne montrent que répulsion à l'égard des Allemands et n'hésitent pas à les expulser du

---

<sup>31</sup> Chap. 60, v. 36.

pays, tandis que Vratislav (chap. 51), Bořivoj (chap. 63), Vladislav (chap. 67-68), Frédéric et Conrad, les fils de Soběslav (chap. 69), Venceslas II (chap. 71), Přemysl I<sup>er</sup> (chap. 73) jusqu'à l'épisode de Ratisbonne, Přemysl Ottokar II (chap. 86), Venceslas II (chap. 90) sont de mauvais souverains en raison de leur soutien aux Allemands. Sans chercher à comprendre de manière plus juste les contextes et les rapports de force d'antan, Dalimil préfère transposer dans le passé les préoccupations du présent.

L'exemple de la querelle survenue entre Bořivoj II (1100-1107 puis 1117-1120) et Vladislav I<sup>er</sup> (1109-1117 puis 1120-1125) est révélateur<sup>32</sup>. Alors qu'il s'agissait d'une lutte pour le pouvoir entre les deux frères, qui faisait intervenir des clans opposés, Dalimil transpose les deux acteurs dans le champ de l'antagonisme tchéco-allemand, faisant de Vladislav un souverain exemplaire et de Bořivoj un contre-modèle à sanctionner. Dans sa version des faits, ne pouvant plus souffrir la sympathie de son frère pour les Allemands<sup>33</sup>, Vladislav finit par chasser Bořivoj et lui commande d'aller rejoindre ses amis allemands en Allemagne : « Il lui ordonna d'aller en Allemagne, / disant : Mon frère, puisque tu ne peux pas te passer d'eux, / mets-toi donc en chemin vers le Rhin avec eux, / peut-être t'aideront-ils à prendre l'empire<sup>34</sup> ». En réalité, après l'éclatement d'une nouvelle querelle, Bořivoj avait simplement fini par quitter de son plein gré la Bohême en 1120 et trouver refuge en Hongrie<sup>35</sup>. Dalimil donne une autre couleur aux événements du passé pour les faire entrer dans sa grille de lecture, construite sur les données et les rapports de force du présent, son objectif étant justement d'avoir un impact sur le présent. En rendant lisible la filiation des exactions perpétrées par les Allemands et des erreurs

<sup>32</sup> Voir chap. 63.

<sup>33</sup> Voir chap. 63, v. 7-11.

<sup>34</sup> Chap. 63, v. 55-58.

<sup>35</sup> Voir Marie BLÁHOVÁ, Jan FROLÍK et Nad'a PROFANTOVÁ, *Velké dějiny zemí koruny české* [La Grande Histoire des pays de la couronne de Bohême], tome 1, Prague / Litomyšl, Paseka, 1999, p. 506.

commises de manière répétitive par plusieurs souverains et seigneurs tchèques, il entend susciter du ressentiment et plus de vigilance de la part de ses contemporains. Cela est patent dans sa critique de la présence d'étrangers au conseil de Bořivoj. Toujours dans le chapitre 63, il fait dire à Vladislav de manière anachronique :

Mon frère, pourquoi n'écoutes-tu pas les mises en garde des autres / et ne fais-tu pas chasser les Allemands de la cour ? / Aurais-tu oublié le mal qu'ils nous ont fait, / comment ils ont trahi notre lignée ? As-tu déjà vu dans d'autres pays un étranger siéger au conseil ? / Celui qui agit ainsi porte atteinte à son honneur. / L'honnête homme n'abandonne pas son pays. / Celui qui ne peut plus rester chez lui se retrouve chez nous. / Comment un homme peut-il être fidèle à des étrangers / alors qu'il n'a même pas su rester fidèle aux siens ? / Comment pourrait-il t'être de bon conseil / alors qu'il ne pense qu'à te faire du tort ? / L'étranger n'est pas venu vers toi pour ton bien à toi / mais pour son profit à lui. / S'il se conduit mal envers toi, / qui l'empêchera de fuir en son pays ?<sup>36</sup>

Un tel discours retranscrit bien plus les craintes et les critiques d'un contemporain de Jean l'Aveugle (1310-1346), le roi nouvellement élu, qui s'est entouré de conseillers étrangers dès le début de son règne, que celles d'un sujet de Vladislav<sup>37</sup>.

Dalimil considère l'ensemble de l'histoire des pays tchèques à travers la problématique simplificatrice de l'antagonisme tchéco-allemand, qui renvoie à son actualité. Une éventuelle sympathie avec l'ennemi suffit à condamner tout un règne ; inversement, la moindre action contre le voisin allemand mue le souverain en héros et en exemple à suivre. Dépeints comme des icônes de la résistance contre l'Allemand, Soběslav II et Svyatopluk II sont présentés sous les traits les plus flatteurs, comme si la lutte engagée contre les Allemands suffisait à garantir toutes les autres qualités d'un

---

<sup>36</sup> Chap. 63, v. 7-22.

<sup>37</sup> C'est également l'avis de Zdeněk Kristen, voir Jiří DAŇHELKA, Bohuslav HAVRÁNEK (éd.) et Zdeněk KRISTEN (notes historiques), *Nejstarší česká rýmovaná kronika tak řečeného Dalimila* [La Chronique dite de Dalimil, la première chronique rimée rédigée en tchèque], Prague, Nakladatelství ČSAV, 1957, p. 271.

bon souverain telles la justice, la sagesse ou le courage. N'hésitant pas à faire couper le nez et les oreilles à tous les Allemands encore présents sur le sol de la Bohême, Soběslav II (1173-1178) se dévoile comme un souverain charismatique et juste. Celui que Dalimil nomme l'« ami des Tchèques » fait mourir d'effroi les messagers allemands par sa seule stature. Il fait montre d'une probité et d'une justice sans entrave, promettant de châtier ses fils si jamais ils ne respectent pas leur nation et leur devoir envers elle, refusant d'envisager le moindre traitement de faveur, à la manière des héros antiques. Il s'illustre dans un furieux combat contre les Allemands lors de la bataille de Lodenice qui, sous la plume de Dalimil, présente de fortes similitudes avec celle, emblématique, de Cannes, conduite par Hannibal et décrite par Tite-Live<sup>38</sup>. De même, alors qu'il est plutôt controversé dans les autres sources, Spytihněv II (1055-1061) se transforme en exemple d'équité en réalisant entre ses quatre frères un partage censé assurer à chacun un avenir et une position au sein de l'État tchèque : Břetislav devait lui succéder comme duc, Otton et Conrad recevraient la Moravie, Jaromír devait devenir évêque et il était prévu qu'il jouisse de la région de Hradec en attendant que l'évêque en titre ne meure<sup>39</sup>. Alors que Dalimil parle pour le décrire de clémence et d'amour, les autres sources en dressent un tableau plus mitigé, à l'instar de Cosmas, qui ne cache pas les tensions que son règne avait suscitées. Mais Dalimil a besoin d'ériger des modèles et ceux qui entrent dans sa galerie des souverains exemplaires doivent être sans tache.

À plusieurs reprises, il tait ce qui le dérange ou pourrait nuire à son programme. Saint Venceslas (921-929 ou 935) se transforme ainsi dans son texte en exemple de dévouement pour la nation tchèque et de lutte contre l'ennemi. Évoquant le bras de saint Guy que le duc avait reçu en cadeau et qui

<sup>38</sup> *Histoire romaine*, Livre XXII, 50-51. Les hauts faits de Soběslav apparaissent au chapitre 68 de la *Chronique de Dalimil*.

<sup>39</sup> Chap. 48, v. 19-29.

avait été à l'origine de la construction de la rotonde devenue par la suite la cathédrale pragoise que nous connaissons, Dalimil transforme les circonstances pour présenter les faits de manière plus avantageuse. Il rapporte en effet que l'empereur avait voulu par là reconnaître la sainteté de Venceslas qui lui était apparu entouré de deux anges, alors qu'il avait eu l'intention de faire trancher la tête à ce dernier pour son retard à la diète. En réalité, l'empereur n'était autre qu'Henri I<sup>er</sup> l'Oiseleur (876-936), roi de Francie Orientale (919-936) et duc de Saxe (912). Et s'il avait fait cadeau du bras du saint, c'était simplement pour sceller le contrat passé avec Venceslas en 929 : il promettait de mettre fin à ses expéditions incessantes contre les Slaves de la région de l'Elbe depuis 921, contre le paiement d'un tribut par les Tchèques<sup>40</sup>. Le cadeau du bras de saint Guy visait à confirmer symboliquement l'engagement mutuel et à consolider plus que jamais la déférence de Venceslas envers le duc de Saxe. Saint Guy était en effet le patron de la Saxe et des Saxons, et lui consacrer la principale église de Prague témoignait clairement de l'orientation politique docile vis-à-vis de l'Empire affichée par la Bohême à cette époque<sup>41</sup>.

Notre ambition n'était pas de citer de manière exhaustive tous les cas où Dalimil transforme l'histoire ou bien se contente de taire certains faits afin de donner une couleur différente aux événements qu'il rapporte. Nous nous sommes bornée à ceux qui nous semblaient les plus significatifs pour mettre au jour la démarche de notre auteur.

### *Typifier l'ennemi : faire de l'Allemand l'incarnation du mal*

Dalimil s'évertue à donner une image extrêmement négative des Allemands. Son objectif est de montrer que la présence « contre nature » des Allemands en Bohême est la

---

<sup>40</sup> Voir M. BLÁHOVÁ, J. FROLÍK et N. PROFANTOVÁ, *Velké dějiny...*, tome 1, *op. cit.*, pp. 270-274.

<sup>41</sup> Voir *ibid.*, p. 276.

cause de la crise que connaît le pays au moment où il écrit. Il le montre à travers une histoire tronquée, lue exclusivement à travers l'antagonisme tchéco-allemand, au prix de simplifications, d'omissions et d'erreurs permanentes. En plus de cela, il se dégage de son texte une image très artificielle de l'Allemand, visant à réduire celui-ci à la seule incarnation du mal.

Le pire ennemi des Tchèques, selon Dalimil, c'est l'empereur Albert I<sup>er</sup> de Habsbourg<sup>42</sup>, le « meurtrier » par excellence<sup>43</sup>. Ce personnage est un bel exemple de l'extrapolation dont Dalimil était capable. Accusé par l'auteur d'un assassinat réel, celui de Venceslas III, il se mue, dans un glissement presque imperceptible, en meurtrier de tous les Tchèques et de leur nation : « En été, Albert, le meurtrier des Tchèques, se mit en route pour la Bohême. / Il voulait coûte que coûte effacer la langue tchèque » (chap. 97, v. 1-2). Son ombre maléfique plane d'ailleurs dès les premiers chapitres de la chronique, dans la prophétie inauguratrice de Libuše : « Même si ma lignée vient un jour à s'éteindre, / cependant adviendra ce temps / où le petit-fils vengera son grand-père / pour le malheur, à la fin, de ses assassins ! »<sup>44</sup>, ce passage renvoyant également à l'assassinat en retour d'Albert par Jean Parricide (1290-1313), fils de Rodolphe I<sup>er</sup> de Habsbourg et d'Anežka, fille de Přemysl II Ottokar et sœur de Venceslas II, le 1<sup>er</sup> mai 1308 en Suisse, près du château de Habichtsbουργ<sup>45</sup>.

Ce motif du « meurtrier » est très fort : il ne s'agit pas seulement du meurtrier concret du roi Venceslas III<sup>46</sup>, mais plus largement de l'incarnation du mal. C'est ce qui explique que le nom soit utilisé pour Rodolphe de Habsbourg<sup>47</sup> une

<sup>42</sup> Né en 1250, Albert I<sup>er</sup> fut empereur de 1298 à 1308.

<sup>43</sup> Dalimil utilise ce mot pour le désigner, voir : chap. 90, v. 42 ; chap. 92, v. 25 ; chap. 93, v. 8.

<sup>44</sup> Voir chap. 8, v. 19-22.

<sup>45</sup> Dalimil rapporte l'événement au chap. 97, v. 15-16.

<sup>46</sup> Dalimil tenait Albert pour responsable de l'assassinat de Venceslas III, assassinat sur lequel la lumière n'a pas été faite. Il semble toutefois qu'il trouve son explication davantage dans des querelles internes que dans une intervention extérieure.

<sup>47</sup> Chap. 94, v. 2.

fois élu roi de Bohême alors qu'il n'a tué ni fait tuer personne, ou que l'empereur Albert soit appelé « meurtrier des Tchèques »<sup>48</sup>. Le personnage de *Durynk - Thuringe* est en cela fort édifiant. Le nom *Durynk* qui signifie normalement le Thuringeois se rencontre 16 fois dans le texte. Or il ne renvoie qu'une fois concrètement à l'origine géographique thuringeoise<sup>49</sup>. La première apparition de ce nom se trouve au chapitre 23 : après la mort de Vlastislav, le duc tchèque Neklan s'empare du Pays des Lucanes mais entend assurer une bonne éducation au jeune fils de son ancien ennemi, ce qui témoigne de la justice et de la bonté du souverain légendaire tchèque. Il choisit pour précepteur un certain *Durynk* qui est allemand. Chez Cosmas, ce personnage porte le même nom (*Duringo* dans sa version latine) mais est identifié comme serbe<sup>50</sup>. Dalimil a donc choisi de son propre gré d'en faire un Allemand. Le nom de *Durynk - Thuringeois* revient sous sa plume au chapitre 93 dans le contexte de l'assassinat de Venceslas III. Le nom de la personne et de l'origine se confondent à nouveau : Dalimil parle de trois *Thuringeois* au service du jeune roi (v. 7) et quand il se concentre sur l'un d'eux, le meurtrier du jeune roi, il l'appelle *Durynk* comme si c'était également son nom (v. 12, 22, 25, 38, 39). *Durynk - le Thuringeois* est utilisé par Dalimil pour asseoir une sorte de filiation, de transmission des pulsions meurtrières. Si Dalimil se prononce ainsi en faveur de la théorie qui fait du Thuringeois Conrad de Botestein le meurtrier de Venceslas III<sup>51</sup>, ce personnage prend une autre

<sup>48</sup> Chap. 97, titre du chapitre et v. 1, 18.

<sup>49</sup> Au chap. 68, v. 55-58, l'auteur cite en effet autant de peuples allemands qu'il le peut, parmi lesquels les Thuringeois, pour rendre plus menaçant encore l'effort déployé par les Allemands afin d'anéantir la Bohême et les Tchèques.

<sup>50</sup> Cosmas de Prague écrit : « *Duringo, qui fuit de Zribia genere* », voir *Chronica Boëmorum*, édition Bertold Bretholz, op.cit., p. 29.

<sup>51</sup> Jiří JUROK, *Česká šlechta a feudalita ve středověku a raném novověku – Majetková a sociální struktura, politická moc a kulturní reprezentace šlechty a feudalit v českém státě ve 13. – první polovině 17. Století* [La Noblesse tchèque et la féodalité au Moyen Âge et au début de l'époque moderne – Propriété et société, pouvoir politique et représentation culturelle de la noblesse et de la féodalité dans l'État tchèque du XIII<sup>e</sup> siècle à la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle], Nový Jičín, [Jiří Jurok], 2000, pp. 20-21.

envergure et lui sert à s'en prendre à la région d'Allemagne la plus proche de la Bohême comme une personnalisation de l'Allemand avec toutes ses tares, comme une synecdoque d'une partie (le cas d'un individu originaire d'une région spécifique d'Allemagne) pour le tout (tout un peuple, bien au-delà des seuls ressortissants de la Thuringe). Le fait que, lorsqu'il est bien question de la Thuringe, Dalimil n'y fait aucune allusion, comme au chapitre 75 où il évoque à tort la Saxe, abonde en ce sens : il n'a pas à l'esprit une origine précise quand il emploie ce nom mais recherche plus à produire un effet particulier. À travers le nom inquiétant de Thuringe – Durynk, ce sont tous les Allemands et l'Allemagne qui sont montrés du doigt comme les malfaiteurs, le mal à l'origine des maux de la Bohême.

L'analyse de l'ensemble des concordances se rapportant à *Durynk* permet de broser le portrait type de ce personnage, quintessence de l'Allemand : il est toujours un serviteur, un subalterne (*sluha* – *serviteur*, *služba* – *le service*), doublé d'un flagorneur (*liška* – *le renard*, *skláněti se* – *s'incliner*, *faire des courbettes*), au fond mauvais (*zlý* – *mauvais* [4], *nevěrný* – *infidèle*), et se caractérise par des méfaits graves (meurtres). La critique est acerbe, comme si Dalimil parvenait davantage à exprimer sa hargne et son ressentiment en se concentrant sur ce personnage palpable. Intervenant au début et à la fin du texte (chap. 23 et 93), ce *Durynk-Thuringe*, qui embrasse d'une certaine manière la totalité de la chronique, synthétise tout ce que l'auteur reproche au peuple allemand et cristallise à lui seul la tension inhérente à l'antagonisme tchéco-allemand.

L'image de l'Allemand est des plus négatives dans ce texte et Dalimil concentre tous ses efforts pour convaincre ses lecteurs que l'Allemand incarne le mal ultime et la fin de la nation tchèque. Les raccourcis effectués par l'auteur sont intéressants. Prétendu instigateur de l'assassinat de Venceslas III, l'empereur Albert I<sup>er</sup> est métamorphosé en meurtrier direct du jeune roi, ce qui fait de tous les souverains allemands des assassins, à l'instar de Rodolphe, et non plus



des assassins de personnes physiques individuées, mais d'une nation entière, de la Bohême et des Tchèques. Pourquoi Dalimil s'emploie-t-il à construire de telles analogies ? Comment pouvons-nous expliquer cette obsession lancinante des Allemands et cet effort continu de les dépeindre, de manière fantaisiste, sous les traits les plus affreux ?

*Aux racines de la germanophobie de Dalimil*

Le message de Dalimil surprend le lecteur contemporain du fait que la haine qu'il manifeste n'a trait qu'à un groupe particulier d'étrangers, aux Allemands. Alors que les Polonais s'étaient opposés à de nombreuses reprises aux Tchèques dans l'histoire plus ancienne et avaient même représenté une sérieuse menace pour la souveraineté du pays, Dalimil semble assez peu préoccupé par ces faits, qui appartiennent bel et bien à l'histoire ancienne au moment où il écrit. Cette différence de perspective est observable chez Cosmas de Prague, bien plus sensibilisé au danger polonais.

Le contexte socio-politico-économique revêt une importance majeure dans le positionnement de Dalimil, que l'on ne doit pas réduire à une haine primitive envers tout ce qui est étranger mais qu'il faut plutôt comprendre comme une réaction défensive envers quelque chose qu'il associe à une menace. L'importance du haut degré de tension atteint par l'antagonisme tchéco-allemand est indéniable. Se refusant à parler de « nationalisme » pour lui préférer le terme de « protonationalisme » à propos du message porté par la *Chronique de Dalimil*<sup>52</sup>, Zdeněk Uhlíř a mis en valeur le fait que l'antagonisme ethnique entre les Tchèques et les Allemands recoupait un autre antagonisme, celui qui opposait la vieille noblesse tchèque à une bourgeoisie essentiellement allemande en pleine ascension<sup>53</sup>. Les Allemands venus en Bohême

---

<sup>52</sup> Voir Zdeněk UHLÍŘ, « Národnostní proměny 13. století a český nacionalismus » [Les Changements nationaux au XIII<sup>e</sup> siècle et le nationalisme tchèque], *Folia Historica Bohemica*, 12<sup>e</sup> année, 1988, pp. 143-170.

<sup>53</sup> Voir *ibid.*, p. 144.

s'étaient très vite organisés économiquement pour dominer le patriciat urbain dans un contexte de changements sociaux considérables qui leur donnait l'avantage. En effet, le XIII<sup>e</sup> siècle est marqué par une urbanisation rapide du pays avec un mouvement massif de naissance de villes dont le patriciat est l'instigateur. Or, détenteur des rênes de l'économie du pays, le patriciat urbain entendait jouer dans la sphère politique le rôle qui lui revenait à une époque (fin du XIII<sup>e</sup> – début du XIV<sup>e</sup> siècle) où la noblesse s'était affirmée comme la garante de l'unité de l'État tchèque<sup>54</sup> et de sa politique, avec, à l'appui, la nouvelle idéologie de la « zemská obec »<sup>55</sup>, la « communauté tchèque », qui donnait à la noblesse un rôle de consultation, de représentation du reste de la « nation » et de contrôle du pouvoir en place. Selon Z. Uhlíř, c'est là que se cristallise le « protonationalisme » que l'on retrouve aussi chez Dalimil : deux groupes aux pouvoirs importants, mais différents de nature, s'affrontent pour le pouvoir, le patriciat comptant majoritairement des Allemands et la noblesse composée de Tchèques. Travaillant sur l'idée de nation chez Cosmas de Prague, Dušan Třeštík fait également le lien entre une forme de « nationalisme »<sup>56</sup> et un ressentiment social et politique fort. Dès avant la colonisation, beaucoup d'étrangers, parmi lesquels surtout des voisins allemands, se retrouvaient aux hautes charges, notamment ecclésiastiques, à la place des Tchèques<sup>57</sup>.

<sup>54</sup> Sur l'émancipation de la noblesse, voir Dušan TŘEŠTÍK, « Proměny české společnosti » [Les Transformations de la société tchèque], *Folia Historica Bohemica*, 1<sup>re</sup> année, 1979, pp. 131-154. Grâce à la concentration et la centralisation des biens par la noblesse, des domaines unifiés avaient vu le jour, assurant à l'ordre une force et une autonomisation grandissante, en particulier par rapport au pouvoir royal.

<sup>55</sup> Voir *ibid.*, p. 144.

<sup>56</sup> Dušan TŘEŠTÍK, « Kosmův národ » [La Nation de Cosmas], in : *Kosmas : studie s výběrem z Kosmovy Kroniky* [Cosmas : étude et choix d'extraits de la Chronique de Cosmas], Prague, Svobodné slovo, 1966, pp. 78-88. D. Třeštík n'a pas peur d'employer ce mot, jugeant en revanche que le « nationalisme » de Cosmas était plus développé et moderne que celui de Dalimil.

<sup>57</sup> Voir D. TŘEŠTÍK, *ibid.*, p. 85 ; Marie BLÁHOVÁ, « Společenské a kulturní předpoklady vzniku nejstarší české kroniky » [La Naissance de la plus ancienne des chroniques tchèques, prémisses sociaux et culturels], *Acta Universitatis Carolinae – Philosophica et Historica* (Prague), n° 2, « Z pomocných věd historických » t. IX, 1991, p. 8.

Selon Z. Uhlíř, on ne peut pas parler de nationalisme à propos du message de Dalimil parce qu'il ne comporte pas une conception de la nation au sens où nous l'entendons, au sens d'État-nation. La nation telle que Dalimil l'entend n'englobe que la noblesse tchèque, soit une partie infime de la nation potentielle. Z. Uhlíř montre ainsi que les mots *chlapy*, *měšťany* (les roturiers, les bourgeois) désignent sous la plume de Dalimil les Allemands dans une logique où, pense-t-il, ce n'est pas la langue qui caractérise le membre de la nation, mais la position sociale<sup>58</sup>. Il est vrai que Dalimil se montre plutôt méfiant à l'égard des non-nobles. Le roturier est chez lui un ennemi naturel, susceptible de s'engager dans le camp des Allemands. Cela transparaît clairement à travers deux passages. Dans le chapitre 97, l'auteur raconte l'entrée en Bohême d'Albert de Habsbourg dans le but de faire la guerre aux Tchèques et il ajoute : « Des paysans le suivaient, la faux à l'épaule ; / ils voulaient faucher les récoltes / afin que les Tchèques mourussent de faim, / que les Souabes pénétrassent dans un pays désert / et que les Tchèques ne pussent plus tenir leurs châteaux »<sup>59</sup>. Qui sont les paysans dont parle l'auteur ? Celui-ci ne nous dit rien de leur nationalité, on sait simplement que ce sont des ennemis et leur position sociale est déterminante. Au chap. 98, il développe plus amplement sa pensée : « Ceux qui distribuent aujourd'hui de l'argent, se transformeront le lendemain en meurtriers. / Le roturier ne te donne rien par bonne volonté ; / il te sert du "Monsieur", tout en guettant son heure. / Dès qu'il le pourra, il te frappera / et tu le rembourseras avec intérêts » (chap. 98, v. 46-50). Un autre passage de la chronique accentue cette idée et témoigne bien d'un amalgame entre Allemands et bourgeois : « Quand les grands seigneurs entraient en ville, / [les Allemands] leur arrachaient leurs chapeaux et leur tranchaient la tête. / C'est ce que faisaient les bourgeois aux grands seigneurs »<sup>60</sup>. On

---

<sup>58</sup> Z. UHLÍŘ, *op. cit.*, p. 150.

<sup>59</sup> Chap. 97, v. 3-7.

<sup>60</sup> Chap. 87, v. 47-49.

passé du mot « Allemands » à « bourgeois » pour désigner les mêmes personnes. Pour Dalimil, le fait de ne pas être noble rend tout individu suspect. Le non-noble n'était lié par aucun engagement envers d'autres hommes, il était donc irresponsable. Enfin, dans la mesure où il ne participait pas aux affaires de l'État, il n'avait aucune idée des intérêts de la nation et du « bien commun », tout occupé à œuvrer à la satisfaction de ses besoins personnels.

Les Allemands étaient bien implantés en Bohême au début du XIV<sup>e</sup> siècle. C'est à partir des années 1170 que des zones peu peuplées de la région frontalière du Nord-Ouest de la Bohême commencèrent à se peupler d'Allemands<sup>61</sup>, qui venaient mettre en culture des terres jusque-là laissées à l'abandon. Ce mouvement de grande envergure était encouragé à la campagne par la noblesse et les monastères, tandis que le souverain voyait en lui un moyen décisif de création de villes. Vers 1300, on estime à un sixième environ la part d'origine allemande de la population totale des pays tchèques, elle-même comptant environ 1,5 million d'habitants<sup>62</sup>. Ce mouvement n'était peut-être pas tellement important en nombre, mais il s'était intensifié de manière très rapide et surtout était devenu particulièrement sensible au cours du XIII<sup>e</sup> siècle, comme l'exprime J. Šusta : « Encore majoritairement slave au début du XIII<sup>e</sup> siècle, le pays devint bilingue en un seul siècle.<sup>63</sup> »

Mais, comme le fit remarquer E. Rádl dans un livre très critique sur l'attitude tchèque et très pessimiste quant aux

<sup>61</sup> Il en est ainsi de la région de l'Ohře.

<sup>62</sup> Il s'agit de la proportion donnée par Jörg K. HOENSCH, *Histoire de la Bohême*, Paris, 1995 (1987 et 1992), p. 95. D'autres historiens préférèrent s'abstenir quant à la détermination d'un nombre et d'un rapport de cette population allemande en Bohême, voir Alois MÍKA, « Národnostní poměry v českých zemích před třicetiletou válkou » [Les Rapports nationaux dans les pays tchèques avant la Guerre de Trente Ans], *Československý časopis historický*, 20<sup>e</sup> année, 1972, pp. 207-210.

<sup>63</sup> Josef ŠUSTA, *Dvě knihy českých dějin, kus středověké historie našeho kraje, kniha druhá, Počátky Lucemburské, 1308-1320* [Deux livres de l'histoire de la Bohême, un morceau de l'histoire médiévale de notre pays, Deuxième livre, Les Premiers Temps des Luxembourg] (facsimilé de l'édition de 1935), Prague, Argo, 2002, p. VIII.

rapports tchéco-allemands, présentant sans doute la montée des tensions durant l'entre-deux-guerres, ce peuplement allemand aurait pu être vécu de manière pacifique, comme cela avait été le cas en Angleterre où les Normands coexistaient de manière harmonieuse avec les Anglo-Saxons, les Danois et les Celtes<sup>64</sup>. Selon lui, on ne serait pas parvenu à constituer une nation unifiée englobant à la fois les éléments allemands et tchèques en Bohême<sup>65</sup>. Même si l'on ne peut pas nier le soubassement social des considérations de Dalimil, domine chez lui une peur incontrôlable, une panique face à la perte de la tchéquité qu'il pressent dans l'adoption de modèles venus d'ailleurs et dans l'aspiration à la germanisation des élites<sup>66</sup>. Le chapitre 98 (« Des mauvaises mœurs des seigneurs tchèques ») est entièrement consacré à ce thème. L'auteur y fustige les distractions telles que le jeu de dé (v. 18, 27), le tournoi (v. 19, 27), la cour faite à des « dames étrangères » (v. 21). D'après Dalimil, les Tchèques avaient perdu tout leur honneur en suivant le mauvais exemple de l'étranger et il appelle la noblesse tchèque à se ressaisir pour contrer cette tendance. Plus qu'une réponse à une situation socio-économique où la noblesse se voyait concurrencée par le patriciat urbain allemand, la xénophobie de Dalimil semble davantage prendre place dans une vision du monde pessimiste, caractérisée par la peur du nouveau et du changement, dans une idéologie réactionnaire qui associe l'étranger allemand à un élément perturbateur susceptible de bouleverser l'équilibre en place.

<sup>64</sup> Il s'agit d'une vision idyllique qui est largement démentie depuis les travaux de Robert Rees Davies. Voir Robert REES DAVIES, *Conquest, Coexistence, and Change: Wales, 1063-1415*, Oxford, Clarendon Press, 1987 ; *Welsh Society and Nationhood: Historical Essays Presented to Glanmor Williams*, Cardiff, University of Wales Press, 1984.

<sup>65</sup> Emanuel RÁDL, *Válka Čechů s Němci* [La Guerre des Tchèques contre les Allemands] (1<sup>re</sup> éd. 1928), Prague, Melantrich, 1993, p. 78. Du côté allemand, Wilhelm WOSTRY évoque une idée similaire et parle plutôt d'une incapacité réciproque d'absorber l'autre de la part des deux éléments slave et allemand, en préambule d'un article sur un pamphlet anti-allemand de la Bohême du XIV<sup>e</sup> siècle : voir « Ein deutschfeindliches Pamphlet aus Böhmen aus des 14. Jahrhundert », *Mitteilungen des Vereins für Geschichte der Deutschen in Böhmen* (Prague), édition Ottokar Weber, LIII<sup>e</sup> année, 1915, p. 194.

<sup>66</sup> E. RÁDL, *op. cit.*, p. 82.

En outre, ce schéma superposant antagonismes social et ethnique ne fonctionne pas uniformément. Dalimil y fait de multiples entorses, laissant entrevoir, avec justesse d'ailleurs, une situation plus nuancée. Dans le passage sur le déroulement des rixes qui eurent lieu à Prague en septembre 1310, Dalimil met en scène un noble, Vitek, qui vient apporter du renfort aux bourgeois loyaux en lutte contre les Misniens, entrés en force dans la ville<sup>67</sup>. Dalimil précise dans ce même chapitre : « Les bourgeois se divisèrent : / les Kokot et les Volfram étaient pour les Tchèques ; / les Velfl et les de la Pierre s'allièrent aux Misniens, / au profit desquels ils trahirent la ville de Prague<sup>68</sup> ». Dalimil ne se contente donc pas des catégories susmentionnées, pour lesquelles les bourgeois sont allemands et les nobles tchèques. Il y avait évidemment des bourgeois loyaux et tous ne s'étaient pas pressés d'embrasser le parti allemand. De nombreux bourgeois s'étaient par ailleurs reconnus dans le message de Dalimil, à l'image de Tóma, meunier de Kutná Hora, qui est le commanditaire du manuscrit des Franciscains<sup>69</sup>, comme l'a fait remarquer Jaroslav Mezník<sup>70</sup>. Dans un article qui se veut une réponse critique à la vision déjà évoquée de Zdeněk Uhlíř, il insiste sur le fait qu'aucun contenu social n'est associé aux occurrences du mot *Němec* – l'Allemand<sup>71</sup>, qui renvoie au mot *měšťan* – le bourgeois dans seulement 5,5 % des cas<sup>72</sup>. Et en effet, si l'on se réfère aux résultats de l'analyse lexicale, on retrouve des mots qui renvoient clairement à des problématiques nationales, voire nationalistes. Nous avons déjà cité les mots en question pour montrer que l'étranger et l'Allemand étaient associés aux mêmes images par Dalimil. L'antagonisme tchéco-allemand ne se cale donc pas

---

<sup>67</sup> Chap. 99, v. 20.

<sup>68</sup> Chap. 99, v. 13-16.

<sup>69</sup> Ms XXIII.F.39, Bibliothèque nationale de République tchèque, Prague.

<sup>70</sup> Jaroslav MEZNÍK, « Němci a Češi v Kronice tak řečeného Dalimila » [Les Allemands et les Tchèques dans la Chronique dite de Dalimil], *Časopis matice Moravské* (Brno), 112<sup>e</sup> année, n° 1, 1993, p. 10.

<sup>71</sup> Voir *ibid.*, p. 5.

<sup>72</sup> Voir *ibid.*, p. 6.

exactement sur l'antagonisme qui oppose noblesse et patriciat urbain. Les deux se nourrissent mutuellement et se recouvrent partiellement, mais ils relèvent de problématiques et d'approches différentes. Pour finir sur ce point, l'ordre récurrent enjoignant de toujours préférer pour souverain un roturier tchèque à un prince de cour allemande montre bien que Dalimil privilégie la question nationale et qu'il embrasse dans la nation tchèque les roturiers de Bohême. Dans le chapitre 42, il attribue à Oldřich un discours extrêmement démocratique sur la précarité de l'ordre des choses et l'origine roturière de tous les nobles pour prouver le bien-fondé de son mariage avec la paysanne Božena. De même, la prophétesse Libuše refuse de satisfaire à la requête des seigneurs qui lui demandent de choisir pour eux un prince digne de régner sur eux, prétendant que seul un prince étranger était digne de cette tâche<sup>73</sup>, et choisit pour souverain le laboureur Přemysl, les mettant en garde contre le choix d'un souverain étranger<sup>74</sup>. Ce commandement, véritable leitmotiv de notre chronique, apparaît encore au chapitre 68, v. 178-180, puis dans le chapitre 103 qui clôt notre texte, aux v. 25-28.

Loin de faire abstraction du petit peuple tchèque<sup>75</sup>, Dalimil ne s'en prend d'ailleurs pas aux seuls bourgeois allemands enrichis sur le sol de Bohême ; son texte vise tout autant les Allemands qui se trouvent hors des frontières et constituent une menace réelle au moment de l'interrègne de 1306, provoqué par l'assassinat de Venceslas III, mort sans héritier. Deux prétendants étrangers s'étaient alors lancés dans une lutte acharnée pour monter sur le trône de Bohême : Henri de Carinthie et Rodolphe de Habsbourg. Après la désignation d'Henri de Carinthie (1306), Rodolphe de Habsbourg, qui

---

<sup>73</sup> Chap. 3, v. 46-48.

<sup>74</sup> Chap. 4, v. 19-20.

<sup>75</sup> J. Mezník insiste encore sur cet aspect en signalant que Dalimil les fait intervenir dans son récit à travers les descriptions de bataille et de ses guerriers. D'autres personnages comme les moines (les cinq frères tchèques au chapitre 39), la petite noblesse, entrent en scène. S'il ne fait pas plus grand cas d'eux, cela est aussi dû au genre, la chronique, qui préférerait les grandes actions et donc ceux qui en étaient les acteurs – voir J. MEZNÍK, *op. cit.*, p. 8.

était le fils de l'empereur Albert I<sup>er</sup>, envahit la Bohême et devint à son tour roi (1306-1307). À la mort du nouveau roi, Henri de Carinthie monta sur le trône (1307-1310) mais l'anarchie née de l'instabilité de ces gouvernements mal assurés avait déjà gagné le pays. C'est l'assassinat d'Albert I<sup>er</sup> par Jean Parricide le 1<sup>er</sup> mai 1308 qui ouvrit une nouvelle voie. L'élection du nouveau roi des Romains, Henri VII de Luxembourg, donna une nouvelle orientation à l'empire jusque-là centré sur la Maison des Habsbourg. L'effet ne fut pas immédiat car l'empereur n'est pas très au fait de la situation en Europe centrale, mais, avec l'effort des diplomates tchèques envoyés auprès d'Henri VII, une solution fut trouvée et Jean de Luxembourg, le fils de l'empereur, fut désigné comme roi de Bohême. Ce dernier n'était pas tchèque mais la menace allemande, habsbourgeoise, était écartée par ce choix. Le soulagement que procure cet événement est évident, même si l'auteur montre des réserves et intime le commandement de ne plus élire de prince étranger. Jean l'Aveugle était fortement marqué par la culture française et se sentait lui-même intimement français ; or la France, les Français n'intéressent pas le moins du monde Dalimil. La seule allusion faite à la France concerne le sire Jean de Mihalovice, qui s'était illustré dans l'art de la joute et du tournoi jusqu'à Paris (chap. 89, v. 18-19). Sa priorité est de faire entériner cette élection, le meilleur des pis-aller trouvés contre les tentatives habsbourgeoises d'imposer leur autorité sur le pays.

Quand bien même la crise était déjà réglée au moment où Dalimil écrivit, la Bohême sortait encore tout juste d'une période extrêmement tourmentée qui l'avait laissée exsangue. Selon Josef Šusta, c'est l'année 1309 qui poussa Dalimil à rédiger la *Chronique de Dalimil*<sup>76</sup>. En juin 1310, des rixes, auxquelles l'auteur prétend avoir assisté<sup>77</sup>, avaient éclaté en plein cœur de Prague. Surtout, l'enlèvement des plus

---

<sup>76</sup> Voir J. ŠUSTA, *op. cit.*, p. 33.

<sup>77</sup> Cela apparaît dans le chapitre 102.



importants dirigeants de la noblesse tchèque par le patriciat en grande partie allemand de Kutná Hora, le 15 février 1309, avait révélé le degré de l'anarchie qui s'était emparée du pays : aux yeux de Dalimil et de ses contemporains, le patriciat était clairement en passe de supplanter la noblesse dans son rôle phare de principal acteur de la politique et d'interlocuteur privilégié du souverain. Mais le patriciat en question incarnait surtout la porte par laquelle l'ennemi allemand de l'extérieur était en train de gagner du terrain sur le sol tchèque : « Maintenant vous pouvez voir, seigneurs, comme vous fûtes bien intentionnés / en donnant aux Allemands des châteaux dans le pays ! / S'ils n'avaient pas eu d'endroits où vous enfermer, / ils n'auraient pas osé se soulever contre vous ! »<sup>78</sup> S'il fait le lien entre bourgeois et Allemands, ce n'est pas pour prendre prétexte de leur origine massivement allemande et avoir plus d'arguments à leur encontre, c'est pour s'expliquer à lui-même et à ses lecteurs un phénomène nouveau et déstabilisant.

Il est difficile de décrypter avec certitude l'élaboration des idées de l'auteur et son aversion pour ses voisins allemands. Même si l'on peut trouver des éléments d'explication à la faveur du recoupement des deux antagonismes distincts – d'un côté, entre les Allemands et les Tchèques, de l'autre, entre une bourgeoisie demandeuse de participer aux affaires de l'État et une noblesse censée seconder le souverain aux rênes du pays –, il ressort que ce type de simplification demeure inexact et insuffisant. D'une part, le danger allemand tel que le perçoit Dalimil ne se limite pas aux seuls Allemands installés en Bohême, ceux de l'extérieur incarnant une menace tout aussi importante. D'autre part, la germanophobie de l'auteur dépasse fortement le seul aspect social de ressentiment d'un noble face au prospère patriciat urbain germanisé. C'est la veine que les Allemands à l'origine de la traduction allemande de notre texte ont – en vain – tenté

---

<sup>78</sup> Chap. 98, v. 51-54.

d'exploiter en distinguant par le vocabulaire les Allemands de Bohême – loyaux – et les Allemands étrangers<sup>79</sup>.

### Conclusion

Dans ce travail, nous avons soulevé la question des étrangers dans la *Chronique de Dalimil*. Au seuil de la littérature tchèque en langue vernaculaire, ce texte est en effet remarquable par son ton nationaliste et sa haine des étrangers, bien plus que par son contenu et ses qualités historiographiques. L'histoire de la Bohême vue par Dalimil comporte beaucoup d'imprécisions, d'erreurs qui l'ont très vite disqualifiée et c'est donc surtout le message qu'elle entendait transmettre qui lui valut la postérité. De la révolution hussite jusqu'à l'époque du protectorat de Bohême-Moravie, en passant par la Guerre de Trente Ans, ce texte a symbolisé de manière permanente la cohésion nationale contre l'ennemi.

En étudiant minutieusement le traitement des différentes nationalités par Dalimil, il nous est apparu que les Allemands avaient un statut particulier. De manière en apparence illogique, bien que Dalimil se montre très violent à l'égard des étrangers comparés à une gangrène nuisible dont il faut se débarrasser, il n'adresse pas son discours à tous les étrangers. Seuls les Allemands coïncident avec cette image, les autres étrangers le laissant plutôt indifférent. Chez Dalimil, la compréhension de l'étranger ne se limite pas à l'origine de la personne considérée mais correspond à un véritable jugement moral. L'étranger est l'intrus qui a trahi les siens en quittant son pays et est venu perturber l'ordre qui régit cette grande famille qu'est la nation en s'installant sur un sol qui n'est pas le sien. Dans le contexte tchèque tel que le connaissait Dalimil, les Allemands installés en grand nombre en Bohême depuis le

---

<sup>79</sup> Dans le vocabulaire tchèque, l'expression « Němec cizozemec » servait aussi à distinguer les Allemands vivant de l'autre côté des frontières des « Němci » de Bohême, voir P. ČORNEJ, « Cizí... », *op. cit.*, p. 107.

XII<sup>e</sup> siècle étaient les seuls à pouvoir incarner véritablement ce péril.

Dalimil était-il xénophobe ? L'image dépréciative des étrangers dont est empreint son message abonde en ce sens ; et pourtant, les non-Tchèques autres que les Allemands sont plutôt bien traités dans ce texte... La différence tient au fait que les autres non-Tchèques ne représentaient pas un danger comparable à celui des Allemands à l'époque où Dalimil écrivait, époque où la menace allemande tant de l'extérieur que de l'intérieur avait atteint son paroxysme. En outre, les autres non-Tchèques étaient beaucoup plus proches culturellement et linguistiquement des Tchèques. Tout concentré sur la population allemande, Dalimil utilise à son égard une rhétorique et des procédés d'une violence qu'il ne convient pas de minimiser. Parler de racisme serait impropre dans la mesure où la différenciation de Dalimil ne repose pas sur des données biologiques construites ; et le terme de xénophobie et son caractère plus flou, plus diffus, nous paraît bien faible pour rendre compte d'un message qui sert un programme idéologique conscient (faire front contre une ethnie particulière) et est livré avec des accents et une phraséologie qui ne sont pas sans faire écho à des messages plus récents.